

Si la littérature du XVII^e siècle est réservée à l'égard de la politique, plus encore l'est-elle à l'égard de la foi et de la théologie. Elle observe scrupuleusement la distinction des vérités de la raison et de la foi. Mais autant, dans l'ordre de la foi, elle se montre respectueuse et soumise, autant, dans celui de la science et de la raison, elle se montre libre et indépendante. A la suite de Descartes, elle pousse même cette indépendance jusqu'à un injuste mépris des anciens. Au-dessous des grands écrivains et des grands poètes qui ne cessèrent pas d'admirer les anciens et de les prendre pour modèles dans l'éloquence et dans la poésie, tout en leur préférant les modernes pour la philosophie et la physique, il y eut des hommes de beaucoup d'esprit, mais de peu de goût, qui étendirent aux orateurs et aux poètes, et jusque sur Homère, le mépris pour Aristote et pour sa scholastique. Tels furent la plupart des défenseurs des modernes dans la fameuse querelle des anciens et des modernes.

C'est ici le lieu d'en montrer le rapport avec le cartésianisme, et de mettre en lumière l'origine cartésienne de la doctrine de la perfectibilité. Déjà, dans Descartes et Malebranche, on trouve la trace de ce dédain, non seulement pour les philosophes, mais pour les orateurs et les poètes de l'antiquité, qui a si fort discrédité les Perrault et les Lamotte. Nous avons vu Descartes hautement professer son peu d'estime du grec et du latin, nous verrons Malebranche pousser le dédain de Rome et d'Athènes, des langues, de l'histoire et de la poésie, jusqu'à dire que ce serait un bien petit malheur, si le feu venait à brûler, non seulement tous les philosophes, mais encore tous les poètes anciens (1). Parle-t-il d'Homère, il n'en parle guère plus révérencieusement que Perrault ou Lamotte. « Homère, dit-il, dans la préface de la *Recherche de la vérité*, qui loue son héros d'être vite à la course, eût pu s'aper-

(1) Voir notre premier chapitre sur Malebranche.